

Présentation du conservatoire des osiers de la vallée (1) situé à Anetz (commune nouvelle de Vair-sur-Loire (44)

Yves Ménanteau (Vair-Environnement)

Avant de présenter les différentes variétés d'osiers cultivées dans la vallée de la Loire, il est important de replacer cette culture spécialisée dans son contexte historique et d'expliquer aussi le rôle prépondérant qu'ont joué les saules dans l'évolution de la « grande rivière » de Loire.

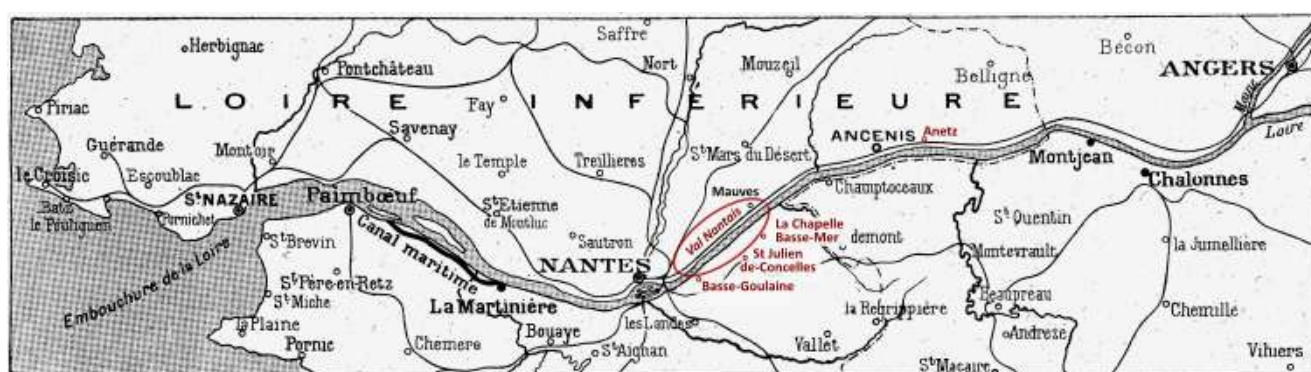
1- Grandeur et décadence de la culture de l'osier en Loire-Inférieure (devenue Loire-Atlantique en 1957)

Au début du 20^{ème} siècle, en 1904, le Nord et l'Est de la France étaient encore des régions importantes d'osiericulture, en particulier la Haute-Marne et les Ardennes. La vallée de la Loire était aussi un site privilégié, en particulier l'Indre-et-Loire, deuxième département français pour la surface cultivée, et la Loire-Inférieure, troisième, avec près de 500 ha., où la plupart des oseraies étaient cultivées en bordure du fleuve et dans les îles. Poussant dans des terres alluviales profondes et grasses enrichies par les limons des crues, les « lusses » de Loire étaient réputées pour leur qualité et leur « force », elles étaient principalement destinées à la fabrication de nasses et de grosses vanneries d'emballages.



La lusse ardoisée, variété vigoureuse de Saule des vanniers (*S. viminalis* « *napoleonis* »)

Quatre-vingt pour cent des plantations du département étaient concentrées dans le « Val Nantais », juste en amont de la cité, dans la large plaine inondable protégée des inondations par le levée de la Divatte (1856) qui s'étire en rive gauche sur les communes de Basse-Goulaine (15 ha), St Julien-de-Concelles (280 ha) et La Chapelle-Basse-Mer (95 ha). Cette vallée est devenue actuellement le pôle de la cultures maraîchère du Pays nantais..



Localisation du Val Nantais concentrant 82% des surfaces cultivées d'osier de Loire-Inférieure en 1904 (405 ha sur un total de 493 ha)
Carte de la Loire entre Angers et l'embouchure avec le réseau ferré de l'époque (Kauffmann, 1915)

Une entreprise de commerce de gros de l'osier était établie en bordure de la levée de la Loire, à la Pierre-Percée, près du port du village, ce qui facilitait le transport des osiers par chaland. Autre atout pour l'import export : la proximité du chemin de fer et de la gare de Mauves, situés juste sur l'autre rive. Le marchand se fournissait auprès des producteurs de la vallée, jusqu'à Tours, 150 km plus en amont, pour satisfaire les besoins du marché local et des exportations. Quatrième grossiste de la génération, Xavier Douineau, en charge de l'entreprise BDF (Bernard Douineau France), se plaît à raconter l'épopée de l'arrière-grand-père Louis qui s'était rendu en Pologne vers 1910 « en train et à cheval » pour prospecter

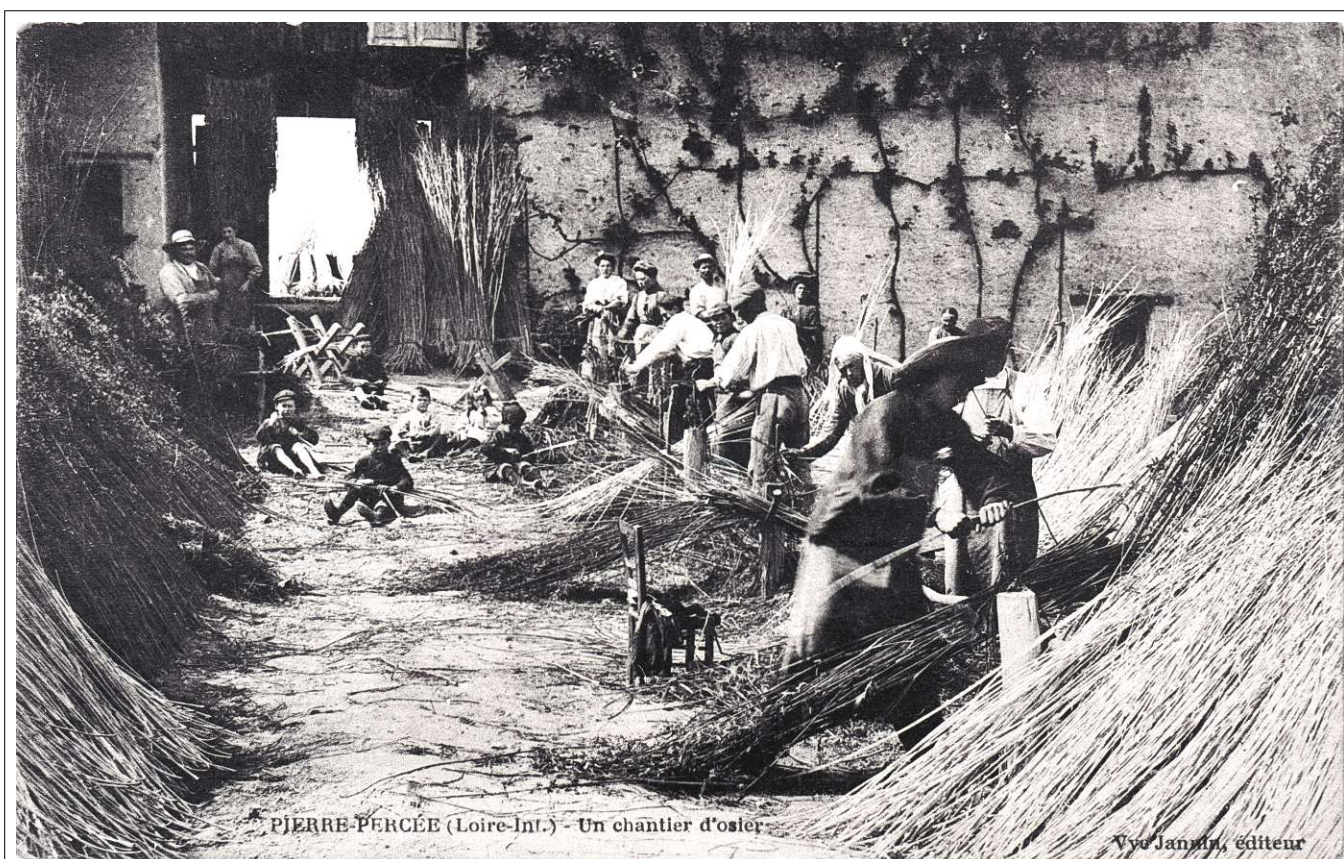
de l'osier fin, car on en manquait sur les bords de la Loire, attiré par l'osier polonais de bonne réputation. L'osier en question était en fait de l'Americana, une variété importée illégalement des Etats-Unis à la suite d'une histoire incroyable (à lire dans l'encadré).



La coupe de l'osier pouvait débuter à partir de la Saint Martin (11 novembre), jour de fête pendant laquelle était fixé chaque année le cours des végétaux à Angers. Mais avant de couper, on attendait surtout que les feuilles soient tombées ! Après négociation préalable avec les producteurs, les bottes achetées étaient récupérées par bateau dans les ports et dans les îles par les marinières de service. Bernard Douineau se souvient du chaland « La Paix » qui remontait la Loire depuis La Pierre-Percée pour accomplir cette mission. Les osiers bruts étaient achetés à la botte qui devait mesurer en principe 1,02 m de circonférence (par contre, après épluchage, les bottes d'osier blanc étaient vendues au poids).

Les marchandises étaient ensuite débarquées sur la cale de La Pierre-Percée, cela représentait des volumes importants, car un hectare d'osiers pouvait produire plus de 400 bottes. Pour la revente en brut, les bottes étaient laissées telles quelles. Les osiers destinés à être blanchis étaient surtout les sardas gris et noirs : ils étaient d'abord triés par longueurs (en pieds) puis mis à « sévrer » dans une petite tranchée de terre légère en attendant la sève du printemps pour les rendre « dépouillables ». C'est très certainement pour cette raison que les anciens riverains du secteur appellent l'osier le « plon », contraction de pelon se rapportant à peler, peloir, pelure... Avant l'utilisation des décortiqueuses, vers 1930, l'écorçage se faisait traditionnellement dans un « chantier » constitué d'un alignement de piquets enfoncés chacun d'un « peloir », souvent une simple fourche de deux fers acérés fabriquées par le forgeron. Il pouvait être produit 20 kg d'osier blanc en un journée pour un ouvrier. Il fallait donc de la main d'oeuvre dans l'entreprise comme dans les fermes avoisinantes, les femmes et les enfants étaient mobilisés. Avec les machines à décortiquer, on pouvait produire plus de 400 kg d'osier blanc par jour. Avec ses 7 à 8

employés, l'entreprise Douineau commercialisait alors environ 3500 tonnes d'osier brut par an et jusqu'à 600 tonnes d'osier blanc. *A la gare de Mauves, se souvient Bernard Douineau, on chargeait souvent un wagon d'osier par jour.*



Chantier d'osier à la Pierre-Percée avec son alignement de piquets à peloirs...

Comme le chanvre alors florissant, la production d'osier demandait un grand nombre de bras comme s'en souvient un riverain d'un village voisin : *Pendant la période où l'on coupait l'osier, il y avait une nuée de journaliers qui allaient et venaient, comme à l'Île Dorelle en face de chez nous, il y avait bien jusqu'à 15 gars à travailler... L'osier, à cette époque-là, servait à tout ce qui était ustensile, les paniers à saumons, les nasses à lamproies, les bosselles (à anguilles), le berceau du gamin... Y avait tout un petit monde de vanniers qui travaillaient exclusivement pour le fleuve, exclusivement pour ça, et qui utilisaient des quantités phénoménales d'osier vert, sauf celui qui allait à la vannerie en ville et qui était de l'osier dépouillé...*

En saison, un marché d'osiers se tenait tous les samedis à Nantes, alimenté par les producteurs locaux et les grossistes faisant venir la marchandise par train ou chaland. La ville comptait de nombreux ateliers de vannerie travaillant pour toutes sortes d'industries, il était exporté un grand nombre de paniers d'emballages. La pêche était un débouché important pour les vanniers de ce département fluvial et maritime qui utilisait quantités de nasses, de paniers à poissons et à coquillages (huîtres), de mannes pour le chalutier et de transport... Avant l'apparition des nouvelles matières d'emballages (bois déroulé, carton, plastiques), le nombre d'objets utilitaires



Panier mannequin utilisé pour le transport par train des saumons pêchés en Loire aux Halles de Paris

fabriqués en osier était impressionnant par sa diversité et son omniprésence dans la vie quotidienne, comme le montre un aperçu de la liste donnée par l'ingénieur agricole Félicien Lesourd en 1927 dans son livre pratique « La culture de l'osier » : *corbeilles, paniers, emballages, hottes, cache-pots, éventaires, bannetons, valises, mannes, mannequins, malles, cantines, vannettes, vans à crottin, picotins, cages à oiseaux, chaises, fauteuils, lits et berceaux, pèse-bébés, cageots à volailles et à porcs, clayons pour fruits secs, nattes, nasses, nacelles à ballon etc...* Il y avait aussi le marché des ligatures pour la vigne, les arbres fruitiers, les cercles de barriques...

Après les années 1950, l'emploi des osiers chuta brutalement : les petits osiers continuèrent encore à se vendre pour la vannerie fine et fantaisie, mais les grands osiers restèrent dans les greniers, car ils étaient utilisés principalement pour les emballages et les nasses, ce qui découragea définitivement les osieristes, n'ayant plus de débouchés. Dans le même temps, le marché fut envahi d'objets tressés d'importation asiatique bon marché, ce découragea aussi bon nombre de vanniers ne pouvant supporter l'effondrement des prix. Curieusement, les dernières mannes vendues par l'entreprise Douineau furent des paniers mannequins à cognac d'une contenance de 50 bouteilles, pour des exportations en Afrique et en Asie. Peut-être parce que cet emballage léger se transportait bien à dos de dromadaire ou de... chameau !

Les osiers dans la vallée aujourd'hui et... demain ?

En dehors du Val nantais, la plupart des communes riveraines comprenaient des cultures d'osiers, en particulier celle d'Ancenis et ses quatre îles, sur 16 hectares. La petite commune d'Anetz, d'une superficie de 1450 ha, dont la moitié inondable lors des grandes crues, comptait 5 ha d'oseraies. Comme partout, des riverains et usagers exploitaient de petits carrés d'osiers d'un ou deux ares pour leurs besoins personnels, en particulier les « pêcheurs aux engins » : il faut en effet plus de 200 brins d'osier pour fabriquer une bosselle à anguilles.

Au beau milieu de la vallée, s'étendait une oseraie plus conséquente sur plusieurs hectares, l'oseraie des Quinze Quartiers, exploitée par le père Bely, vannier à St Julien-de-Concelles, 25 km en aval. On voit encore les ruines de son pied-à-terre de travail, une maisonnette en pierre au milieu d'un pâturage. A remarquer que certains pêcheurs d'Anetz faisaient le chemin inverse pour acheter leurs nasses à anguilles à Saint Julien, car ses vanniers étaient renommés pour cette fabrication.

Loire-Inférieure - Cultures d'osier en 1904	
Communes	Superficies
Saint-Julien-de-Concelles	280 hectares
Chapelle-Basse-Mer	95
Ancenis	16
Basse-Goulaine	15
Rezé	12
Saint-Jean-de-Boiseau	11
Saint-Sébastien	10.5
Bouguenais	10
Le Cellier	10
Haute-Goulaine	8
Thouaré	7
Anetz	5
Mauves	4
Varades	4
Sainte-Luce	4
Oudon	1.6
Total	493 ha 10 a

La cabane du « père Bely » qui exploitait la grande oseraie des Quinze Quartiers dans la vallée d'Anetz au début du 20^e siècle



Aujourd'hui, les bosselles sont faites grillage plastique, il n'y a plus d'oseraie, grande ou petite, à Anetz, hormis celle du conservatoire des osiers plantée en 2006 par Anetz-Environnement pour garder la mémoire des variétés traditionnelles... De même à Saint Julien-de-Concelles et à La Chapelle-Basse-Mer, hauts lieux de l'osier, toute la vallée endiguée est envahie par les cultures maraîchères. Quelle différence avec le paysage de l'enfance de Bernard Douineau : *Etant gamin, j'allais à pied à l'école de Saint Julien en traversant la vallée, on ne voyait que des champs d'osiers et des champs d'asperges*. En 1957, face à la crise de l'osier, il a dû se reconverter en « importateur grossiste en fibre végétale ». A sa suite, son fils Xavier vend désormais du rotin, du bambou, du jonc de mer, et quand même toujours un peu d'osier, mais de l'osier importé d'Espagne, de Cuenca, l'ancien grand centre osiériste du pays qui peine à survivre... Et dire que la famille Douineau cultivait autrefois 8 hectares d'osier dans l'Île Arrouix, juste en face de La Pierre-Percée !



Grande nasse à anguilles ou chenon fabriquée à Saint Julien-de-Concelles pour un pêcheur d'Anetz

Avec la transition écologique qui prône le remplacement des plastiques par des matériaux « durables », l'osier doit retrouver la place qui lui revient pour des qualités reconnues depuis des temps immémoriaux. Dans l'air du temps, de nouveaux vanniers se lancent avec motivation dans le métier après avoir suivi le plus souvent une formation à l'école nationale de vannerie, créée en 1905 pour relancer la vannerie française. L'osier vivant ou brut est de plus en plus utilisé dans les jardins et en génie végétal. Il faut donc que renaissent les oseraies dans les vallées.

Notre conservatoire s'inscrit à la fois dans cet esprit « renouvelable » et dans la préservation du patrimoine visant à sauvegarder et à transmettre les variétés d'osiers ayant été cultivées depuis le 19^e siècle. Un véritable lien entre le passé et l'avenir...



Coupe des osiers au Conservatoire d'Anetz en 2013



Ligatures en osier pour l'attache d'un saule : solide et biodégradable, donc « durable » !

L'importation illégale de l'Americana en Europe ou l'astuce du vannier polonais Ernst Hoedt

En 1885, pendant un séjour en Amérique, un maître vannier polonais nommé Ernst Hoedt voulut ramener des boutures d'un osier qui lui plaisait trouvé dans l'Est des Etats-Unis, mais les autorités américaines s'y opposèrent ! Il eut alors l'astuce de tresser des paniers avec des brins « frais » qu'il fit passer comme des lettres à la poste ! Pendant la longue traversée, il prit soin d'humidifier régulièrement ses paniers et finalement il réussit à faire pousser des boutures en Pologne dans la pépinière de Trzciel. Le nouvel osier connu sous le nom de « Trzciel American » se répandit par la suite dans toute l'Europe, étant considéré comme l'une des meilleures variétés. A l'entrée de la petite ville, une plaque de pierre gravée commémore l'histoire du vannier Ernst Hoedt et l'arrivée des précieuses boutures qui firent prospérer la région. A proximité, un musée est dédié à l'histoire de la vannerie et à cette importante variété d'osier.



La pierre gravée et le cercle d'Americana à l'entrée de la petite ville de Trzciel à la mémoire du vannier Ernst Hoedt qui fit prospérer le pays grâce à quelques plants d'osier...

Voilà pourquoi vers 1910 le marchand d'osiers Louis Douineau de La Pierre-Percée a quitté ses bords de Loire pour se rendre en Pologne « en train et à cheval » et s'approvisionner en Americana de bonne réputation et surtout de taille plus réduite que les lusses de Loire.

Vers la même époque et dans le même élan, des Americana furent plantés à Villaines-les-Rochers, village vannier d'Indre-et-Loire, comme en témoignent les grosses cépées découvertes en bordure d'une ancienne oseraie en 2005. Le propriétaire âgé de 80 ans, ancien vannier en retraite, nous a raconté que c'était son père qui avait planté cette oseraie. Quand celui-ci lui a demandé de prendre sa suite après la



Un des caractères typiques de l'Americana : les jeunes pousses sont rouges et légèrement pendantes. Puis les tiges deviennent verdâtres et virent au brun rougeâtre plus tard en été. Des stipules proéminentes enserrant les tiges à la base des pétioles des feuilles.

guerre, il a accepté mais à condition de ne plus utiliser ces « rouges » car ils étaient « trop cassants ». Des boutures de ces vieilles cépées ont été plantées dans le conservatoire d'Anetz à côté d'une variété d'Americana provenant d'un osieriste pour comparaison : blanc bonnet et bonnet blanc...

„Cet osier serait un hybride de deux saules américains poussant à l'état sauvage dans l'est de l'Amérique, *Salix eriocephala* et *Salix petiolaris*. (source : pépinières du Vermont, Etats-Unis). La variété récupérée sur les vieilles cépées s'est effectivement révélée parfois cassante dans les torsions prononcées, mais d'autres variétés poussant sous des terrains et des climats différents n'ont pas ce problème, comme à Cadenet dans le Vaucluse.

Cette histoire extraordinaire donne une idée des échanges de boutures qui ont pu se faire entre les régions de France, les pays d'Europe, et... l'Amérique !



* Les piquets du chantier sont reliés comme souvent par une clôture de rondins...



* Hommes et femmes au travail sous le regard des enfants. Bottes de grands osiers appuyés contre le mur (lusses). Remarquer le peloir métallique devant la femme au premier plan à gauche.



** Dans un ferme du village de Saint Simon, proche de celui de La Pierre-Percée...*



** Remarquer les bottes d'osier brut entassés derrière les mulons et la botte d'osier blanc au premier plan à gauche (La Praudière, Saint Julien-de-Concelles)*



Un pêcheur aux engins fabriquant une nasse à lamproie en osier à Anetz (Edmont Berthelot, 1998)...



Deux anciennes nasses pour pêcher les anguilles dans le fleuve et dans les boires : une grande anguillère, appelée chenon (fabriquée à St Julien-de-Concelles) et une petite bosselle provenant de Varades...



Panier paysan traditionnel de la vallée, à armatures de frêne parallèles et en osier refendu, tressé en vert en saison, souvent à la veillée (atelier vannerie de Vair Environnement)...

Et transmission des savoir-faire à l'atelier vannerie de Vair Environnement...



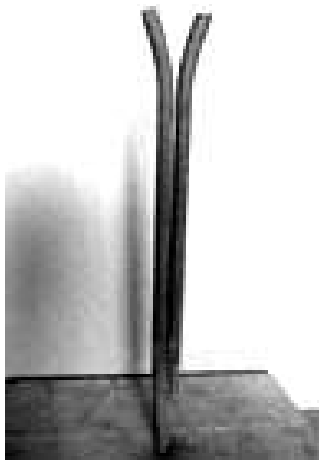
Merci à Michel Buffard (Vair Environnement), à l'association Patrimoine de la Chapelle-Basse-Mer et Barbechat (Pierre Gallon et Jousseau) et à la famille Douineau (Xavier et Bernard) pour leur contribution.

Yves Ménanteau pour l'Ecomusée de la Vallée à Anetz (Vair-sur-Loire) – janvier 2021

Annexe 1– Informations et documents sur la culture de l’osier dans le Val nantais recueillies par l’association du Patrimoine de la Chapelle Basse-Mer et Barbechat (Pierre Gallon et Gérard Joussaume



Décortiquage au peloir et récupération des « pelures »...



Peloir à osier constitué de 2 tiges métalliques évasées et soudées à leur base en forme de pointe pour pouvoir être enfoncé dans un piquet de bois.

En prononciation locale, c'était le « peloué ». Quand le peloir était plein de « peaux », on les retirait pour faire une « poupée de peaux de p'lon » !

L'écorçage de l'osier

L'écorçage s'effectuait à l'aide d'un outil très rudimentaire le « peloir » ou la « groge », outil à deux tiges d'un centimètre de diamètre et de 0,50 m de longueur reliés à la base en un bloc commun et évasés au sommet pour permettre l'ouverture pour le brin d'osier. L'ouvrier, d'une main, engageait sur 30 à 40 cm le pied de l'osier dans le V du peloir. Il l'en dégageait en le tirant à lui. L'écorce, se libérant du bois, se fendait en deux lanières. Reprenant le pied écorcé d'une main, de l'autre l'écorce libre, il réengageait l'ensemble à partir de la rupture. Tiré jusqu'à son extrémité, le brin écorcé alors sur toute sa longueur tombait à terre..

Dans le même temps, en un mouvement parfaitement synchronisé, la main devenue libre tirant l'écorce vers l'extérieur, la dégageant du bois, l'abandonnait sur le support. Quand le peloir était plein de « peaux » on les retirait pour faire « une poupée de p'lons », qu'on faisait sécher immédiatement pour l'utiliser à des fins diverses. Sitôt décortiqué, l'osier était mis à sécher pour avoir un osier très blanc. Tout ce travail se déroulait en plein air et par beau temps, l'osier était étendu verticalement au long d'un mur ou d'une haie si possible face au soleil.



Botteuse à osier

Autres informations extraites des recherches de l'association du Patrimoine de La Chapelle Basse-Mer et Barbechat :

- On plantait environ 20 000 pieds à l'hectare espacés de 70 cm sur le rang et sur la ligne, ce qui permettait le passage d'un outil de nettoyage dans les deux sens.
- Les peaux de l'osier pelé en longues lanières servaient après séchage de bardages pour les hangars, et ultime utilisation, à clore les innombrables cabinets d'aisance quand il y en avait !!!



Démonstration d'écorçage mécanique à une fête de village vers 1990.



Dépôt de bottes d'osier sur la cale de la Pierre-Percée.